



Case mensonge

familles recomposées, familles formées par des personnes que des liens de sang ne transforment pas en tribus conservatrices d'un hypocrite ordre social. Sommées de renégocier leur relation avec autrui, ces familles-puzzle réussissent, bon an mal an, à créer un langage de

complicité. De ce langage jaillit une solidarité humaine fondée sur un fort lien social transcendant la douleur de la séparation parentale. Sauvée de la noyade par Steph, son frère d'élection, Gina n'est plus la petite souris aux "tennis Nike qui clignotaient" échappée d'un dessin animé que l'on n'a pas choisi de vivre. Elle devient enfin l'enfant aimée : "Est-ce que je l'aimais, ma petite souris, ma petite sœur Gina ?... Bien sûr que je l'aimais". Deux personnages en quête d'une nouvelle tribu : à l'image de ces fictions modernes destinées à un large public francophone. L'invention du bonheur masque pudiquement la porosité existentielle.

Le charme de l'écriture naît de ces figures d'enfants dont la fragilité apparente devient *in fine* le solide socle d'un autre bonheur d'aimer.

Véronique Bonnet

Maître de conférences à l'Université Paris XIII

Spécialiste des littératures francophones,
notamment des littératures antillaises

>>> Régine Jator, libraire et éditrice à Pointe-à-Pitre

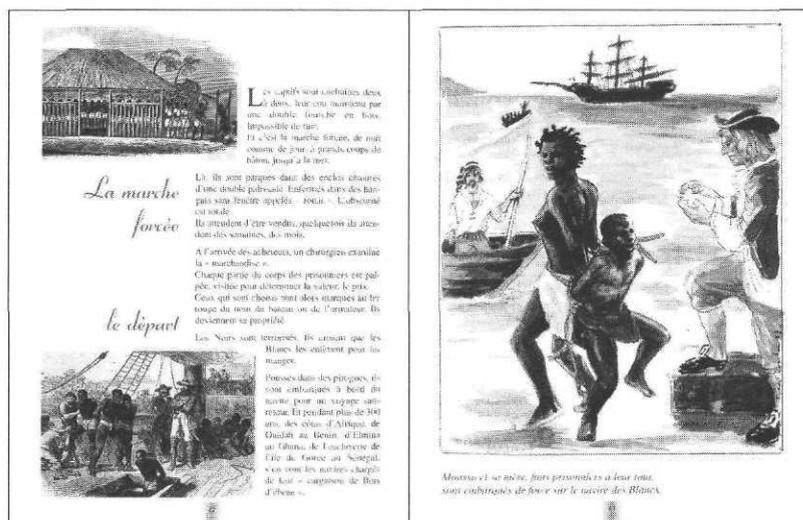
En Guadeloupe, une librairie familiale a donné naissance à une maison d'édition. Sa directrice Régine Jator y défend haut et fort les livres pour la jeunesse, dans l'île et hors de l'île.

Viviana Quiñones : Régine Jator, pouvez-vous nous parler de la librairie Jator ?

Régine Jator : Mon père Hubert Jator ouvre la librairie, à Pointe-à-Pitre, en 1952. Ce fut dès le départ un banc d'essai pour les manuels scolaires et un lieu d'action culturelle. La librairie Jator fut l'une des premières à soutenir, à diffuser et à faire connaître des auteurs comme Frantz Fanon, Aimé Césaire, Guy Tirolien, Florette Morand, Sonny Rupaïre, Michèle Lacrosil (publiée chez Gallimard dans les années 60)... Actuellement la librairie compte trois points de vente et continue à promouvoir la littérature par le biais de partenariats avec les autres maillons de la chaîne du livre dont les associations, les clubs de lecture, les médiathèques. Elle développe des actions de promotion, propose des soirées littéraires, des animations dans les écoles... Nous continuons à promouvoir la littérature caribéenne francophone dans le reste de la Caraïbe en participant à des salons, des colloques, des événements culturels divers, à la Jamaïque, à Cuba, à Saint-Domingue... Et ailleurs dans le monde, comme par exemple le Salon du livre de Paris, le Salon du livre de jeunesse de Montreuil, la Foire de Francfort et la Foire de Paris où nous nous animons le stand de littérature caribéenne sur le pavillon Guadeloupe depuis 1988.

V. Q. : Quand commence l'activité éditoriale de Jator ? À quel moment s'ouvre-t-elle à la jeunesse et pourquoi ?

R. J. : L'activité éditoriale commence en 1989 comme activité annexe à celle de la librairie ; c'est mon frère Max Jator, encouragé par quelques amis intellectuels, qui va être porteur de cette aventure. À l'origine, l'idée était de publier des ouvrages de réflexion sur nos pays et nos sociétés en donnant la parole à des chercheurs en sciences humaines qui n'avaient aucune chance d'être édités en France. En fait, deux demandes ont coïncidé : celle d'intellectuels qui voulaient écrire sur des aspects spécifiques à la Guadeloupe et à la Caraïbe en général, et celle des fidèles de la librairie qui souhaitaient trouver davantage d'ouvrages sur leur histoire, sur leur environnement proche. Depuis 1995, les éditions Jator sont désormais une société indépendante de celle de la librairie (les deux entités restent cependant très liées). La politique éditoriale s'ouvre alors vers d'autres genres et vers d'autres publics. Nous avons



Grand'mère, ça commence où la Route de l'Esclave ?

fallait corriger les notions inculquées aux enfants sur l'esclavage, l'Afrique, entre autres sujets sensibles. Il fallait "sauver" les enfants en leur expliquant les choses d'une autre façon. Son livre comporte une partie fiction et une partie documentaire pour que les parents qui lisent aux enfants puissent "piocher" et adapter au niveau des jeunes. D'ailleurs beaucoup de parents ont utilisé la partie documentaire pour leur propre information : "ça m'a beaucoup servi", confiaient des adultes à l'auteur. Un autre ouvrage, selon le même principe "deux livres en un", cette fois sur l'arrivée des Indiens en Guadeloupe, paraîtra bientôt : **Grand'mère, pourquoi Sundari est-elle venue en Guadeloupe ?** La démarche de Dany Bébel-Gisler nous a beaucoup aidés dans notre engagement en tant qu'éditeur caribéen et nous sommes d'ailleurs toujours en quête de manuscrits de qualité pour la jeunesse.

commencé à publier pour la jeunesse car il y avait d'une part, une forte demande des enseignants et des parents : cela correspondait vraiment à un réel besoin ; d'autre part, nous recevions de plus en plus des manuscrits jeunesse.

C'est ainsi que nous avons publié en 1998 notre premier ouvrage pour enfants, l'ouvrage de Dany Bébel-Gisler, **Grand'mère, ça commence où la Route de l'Esclave ?** Ecrivaine pour adultes, chercheuse au CNRS, Dany Bébel-Gisler a été amenée à écrire pour les jeunes car sa propre petite-fille lui avait posé la question : "Grand-mère, ça commence où « la route de l'esclave » ?". Cette question est donc devenue le titre de son ouvrage. Elle disait toujours : "Qu'est-ce qu'il est difficile d'écrire pour les enfants !" C'était pour elle une mission. Car il

V. Q. : Comment voyez-vous la question de l'édition en créole ?

R. J. : L'enseignement optionnel du créole, puis la création du CAPES créole impliquent la publication d'ouvrages parascolaires en langue créole et sur la culture créole. Il faut noter par ailleurs que la plupart des livres en créole sont des éditions bilingues, et il s'agit presque exclusivement de contes, pour enfants ou pour adultes. Il existe bien sûr le problème du lectorat : la plupart des lecteurs n'ont pas appris à lire en créole. Mais quelques auteurs rechignent à publier en version originale créole avec la traduction en langue française, car ils pensent qu'en laissant la possibilité de lire leur œuvre en français ils ne travaillent pas vraiment pour la cause du créole. En effet les lecteurs, comme par réflexe, vont directement vers le français, sauf s'ils ont une démarche militante.

Maintenant, grâce au CAPES qui nécessite l'utilisation des ouvrages en créole, ces livres sont des outils de travail incontournables et par conséquent recherchés par les enseignants.

Mais la demande a toujours existé pour une littérature autour de l'éternelle question identitaire. Comment proposer aux enfants des ouvrages qui parlent d'eux-mêmes, et dans lesquels ils se reconnaissent? Ceci pour les aider à s'enraciner, mais surtout pas pour les enfermer, car il ne s'agit pas de prôner une ghettoïisation ; bien au contraire, il faut aussi que les jeunes lecteurs continuent à voyager par la lecture et à s'ouvrir au monde, à avoir accès à d'autres cultures. Et inversement, nous espérons bien que ces ouvrages seront à la disposition d'enfants d'Europe, d'Afrique, de partout dans le monde.

V. Q. : L'aspect "patrimoine" de la littérature jeunesse est-il important ?

R. J. : Cet aspect "patrimoine" de la littérature jeunesse - qui n'est pas son seul aspect -, arrive maintenant à point nommé, tant pour ceux qui résident dans le pays d'origine que pour ceux qui vivent ailleurs. C'est important aussi pour les jeunes de la deuxième, troisième ou quatrième génération qui ne sont pour certains jamais allés aux Antilles mais à qui on rappelle quotidiennement qu'ils sont "différents". Ils ont besoin de mieux connaître et affirmer cette culture. Pour y parvenir, le rôle de la lecture peut-être déterminant, tant pour les plus jeunes que pour les adolescents qui cherchent à projeter une image positive d'eux-mêmes. Dans les salons ou à d'autres occasions de rencontres en région parisienne, nous recevons souvent des demandes en ce sens. Ainsi, un adolescent d'origine antillaise rencontré à la Foire de Paris nous a confié : "Je ne suis pas d'ici, je ne suis pas de là-bas non plus... entre ici et là-bas, il y a la mer : est-ce que je vais me jeter à la mer ?" Il était à la recherche d'ouvrages pour apprendre à parler le créole et pour connaître l'histoire et la culture des peuples caribéens.

Nous insistons sur le fait que la qualité de la littérature de jeunesse est déterminante ; c'est une affaire de visibilité, il est important de se voir dans les ouvrages, de s'y reconnaître ou de reconnaître une mère, une grand-mère ou quelque chose de familier. Mais nous souhaitons proposer aussi des ouvrages qui sortent du folklore et des thèmes rebattus comme l'esclavage, le misérabilisme... Il n'est pas question de publier des livres qui emprisonnent les enfants dans une Caraïbe douloureuse, pessimiste et sans horizon, ou dans une Caraïbe qui n'existe plus. Le secteur jeunesse de l'édition caribéenne reste à développer encore davantage, car la demande demeure forte pour d'autres thèmes et d'autres champs.

La Planète Orbis de Maryse Condé, qui est un roman de science-fiction, va dans ce sens. Nous aimerions beaucoup proposer par ailleurs des textes frais, d'aventures, ou des documentaires sur l'environnement, sur des questions actuelles...

V. Q. : Le livre de jeunesse se vend-il bien ?

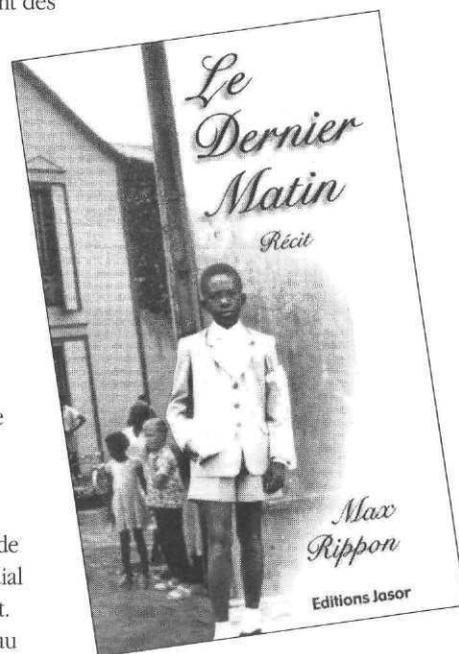
R. J. : Comme partout, il y a chez nous une progression des ventes en littérature de jeunesse. En ce qui concerne la littérature caribéenne, elle se vend de plus en plus, surtout depuis qu'elle est prescrite en milieu scolaire. À ce propos je vais vous dire une anecdote qui illustre bien ce changement. Dans les années 60, un des amis de mon père vient lui demander de lui recommander un livre pour l'un de ses enfants ; mon père lui propose **La Rue Cases-Nègres** de Joseph Zobel, et son ami de lui répondre : "Mais tu te moques de moi ! Un livre avec le mot « nègre » ?...". Et plusieurs années plus tard le même ami est revenu acheter ce même livre, **La Rue Cases-Nègres** : il avait été demandé à l'école par la maîtresse de son petit-fils...

Quand les adultes viennent acheter des livres pour enfants, ils demandent souvent des documentaires, des livres où on voit rapidement "ce que ça rapporte".

Même à travers la littérature loisir ils cherchent la pédagogie : "il fera moins de fautes d'orthographe, ses résultats scolaires seront meilleurs"... Ou alors c'est le côté identitaire qui prime, ils veulent que leurs enfants aient d'autres lectures que les leurs au même âge. C'est une démarche volontaire, presque militante - "Moi je n'ai pas eu cette chance" disent certains, "j'ai trempé dans la Comtesse de Ségur et nos ancêtres les Gaulois".

Pour revenir à la littérature prescrite, il existe maintenant des salons destinés à l'information des enseignants autour du livre scolaire, parascolaire et pédagogique. Mais nous saisissons aussi ces occasions pour proposer des ouvrages de littérature jeunesse qui peuvent être demandés par les enseignants. Il y a les occasions comme les anniversaires, Noël ou les premières communions, et puis il y a les amoureux du livre qui souhaitent transmettre cette passion.

Il reste que l'essentiel de la vente jeunesse correspond aux demandes en milieu scolaire. Par exemple, **Le Dernier matin** de Max Rippon n'aurait pas eu ce succès s'il n'avait pas été sur les listes scolaires : Max Rippon sillonne les écoles de la Guadeloupe où il est actuellement une vedette. Le rôle de l'auteur est primordial car les enfants pensent qu'un auteur est forcément inaccessible, étranger ou mort. C'est un bonheur d'avoir quelqu'un comme Max Rippon qui se prête volontiers au jeu des échanges avec les jeunes lecteurs, échanges dont il dit qu'ils l'enrichissent lui aussi. Il y a eu des adaptations du **Dernier matin** sous forme de pièce de théâtre à l'initiative des élèves, des visites à Marie-Galante autour de ce récit d'enfance. Les rencontres avec les auteurs sont donc déterminantes. Car la Guadeloupe est une île où on peut avoir l'impression qu'on est loin de tout et, pour la Désirade, les Saintes, Marie-Galante, on est confronté à une situation de double insularité. L'accès au livre en Guadeloupe n'est pas toujours facile.



V. Q. : Où se vendent vos livres ?

R. J. : En Guadeloupe surtout, en Martinique également. En France, **Le Dernier matin**, par exemple, s'est énormément vendu, grâce à un article dans le magazine **Avantages** ! : un média grand public fait toute la différence... Mais la diffusion doit encore s'améliorer en France. Les ouvrages sont disponibles ou peuvent être commandés à la librairie l'Harmattan et dans les FNAC ; ils sont également diffusés en Suisse romande. Mais nous comptons beaucoup sur notre récent distributeur, Gecko, pour que la situation s'améliore. Il y a une demande qui existe, un lectorat que augmente, nous le constatons à chaque salon et notre objectif est de le satisfaire.